

NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE

16



ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS
DE BELGIQUE

2023

© 2023
ACADÉMIE ROYALE
des sciences, des lettres et des beaux-arts
DE BELGIQUE

Palais des Académies
Rue Ducale 1
B-1000 Bruxelles

D/2023/0092/11
ISSN 0776-3948
ISBN 978-2-8031-0916-6

Publié avec le soutien de



Imprimé en Belgique
par Artoos group

rédigé avec un soin inaccoutumé du détail par Jacques-Joseph (1755-1846), le fils aîné d'Hubert-Joseph. Le caractère fantasque de l'individu a fait l'objet d'analyses approfondies, ainsi que son destin chaotique après la mort de son père et les événements révolutionnaires, qui ont mis à mal la clientèle aristocratique et ecclésiastique de l'entreprise marbrière familiale, et entraîné bien des destructions irréparables.

Hubert-Joseph s'est révélé un artisan consciencieux et prudent, gérant sagement ses affaires tout en s'impliquant dans la vie quotidienne de sa cité mosane, dont il a été notamment bourgmestre. S'il lui manquait peut-être la fibre artistique dont son fils, très habile dessinateur et fin connaisseur des modes changeantes en cette seconde moitié du XVIII^e siècle, a fait preuve, il a su développer une réelle complicité avec quelques-uns des plus importants auteurs de projets de son époque, dont il a sans doute guidé les volets techniques des réalisations. En cela, il constitue un jalon fondamental de la très longue histoire marbrière dinantaise, enracinée dans les illustres tombeaux gothiques de Bourgogne et encore bien vivace jusqu'en plein XIX^e siècle. Dinant a incontestablement représenté longtemps une des plaques tournantes les plus importantes de la marbrerie européenne, du Moyen Âge aux Temps modernes.

J.-L. Javaux, *Les Boreux, marbriers dinantais*, dans *Boiseries et marbres sculptés en Namurois*, Namur, 1997, p. 39-65. – J.-L. Javaux, *Une dynastie de marbriers dinantais : les Boreux*, dans *Pouvoir(s) de marbres*, Liège, 2004, p. 109-120. – J.-L. Van Belle, *Le projet de factum de Jacques-Joseph Boreux (1755-1845), maître marbrier dinantais, écrivain, inventeur*, Braine-le-Château, 2011. – J.-L. Van Belle, *Boreux, Jacques-Joseph*, dans *Nouvelle Biographie nationale*, t. 12, 2014, p. 28-29.

Francis Tourneur

BOUMAL, Louis, Jean, Calixte, Alphonse, poète, né à Liège le 11 mai 1890, décédé à Saint-Michel-lez-Bruges le 30 octobre 1918.

Louis Boumal naît dans une famille modeste mais cultivée : son père, Julien-Joseph

Boumal, est typographe à la *Gazette de Liège*. Sa mère, Emma Vanbergen, d'origine flamande, étant impotente depuis plusieurs années, l'enfant est d'abord élevé dans sa famille maternelle. Sa scolarité se fait dans l'enseignement catholique : les primaires à l'Institut Saint-Paul, où il côtoie les enfants de l'aristocratie locale, les humanités gréco-latines au Collège Saint-Servais, dirigé par les Pères Jésuites.

En 1907, il crée avec ses condisciples Albert Lecocq et Maurice Dembour la revue mensuelle *Vers l'horizon*. Il y publie sous le pseudonyme de Roger Betz. Après avoir achevé ses études au Collège Notre-Dame de Tournai, d'avril à juillet 1908, il retourne vivre auprès de ses parents. Sa mère décède en 1909, l'année même où Louis rencontre Marie-Thérèse Werll, orpheline de condition modeste, qu'il épousera le 27 décembre 1913. Il s'inscrit en droit à l'Université de Liège et termine sa candidature avec distinction en 1910. La même année, il publie *Poèmes en deuil*, un recueil dédié à sa mère, ainsi que divers textes dans les revues liégeoises *La Revue mosane*, *Walloonia* et *Joyeuse*, ainsi que dans *L'Universitaire catholique* (Bruxelles).

De 1910 à 1912, il effectue son service militaire à la Citadelle de Liège, au sein de la compagnie universitaire, ce qui lui permet de poursuivre ses études de philologie romane, qu'il termine avec grande distinction en 1913. Il obtient le grade de docteur en philologie romane, avec une thèse intitulée *Essai sur la critique des salons antérieure à Diderot (1667-1759)*.

Il publie un long poème, *La Repentance Tristan*, où il transpose la légende sur les bords de l'Ourthe, ainsi que des textes dans plusieurs revues, dont un premier article, sur Grétry, dans *L'Action française*.

Nommé professeur de français et de latin à l'Athénée de Bouillon, il s'y installe avec son épouse. Mobilisé le 27 juillet 1914, il participe aux batailles de Liège et d'Anvers, ainsi qu'à celle de l'Yser à l'automne. Le 21 septembre, il commence la rédaction de ses carnets de campagne, qui sera assidue jusqu'en 1916. Ils sont d'emblée conçus comme un projet littéraire destiné à témoigner de sa douloureuse expérience du front et à devenir un livre, qu'il ne réussira toutefois pas à publier, mais il en extraira plusieurs articles jusqu'en 1917. Il se

remet progressivement à écrire des poèmes et ébauche un recueil dont le titre, *Les Tristes*, évoque l'exil d'Ovide.

Il est promu caporal le 23 octobre, après avoir dégagé des blessés lors d'un combat à Lombardsijde. De novembre 1914 à janvier 1915, il est chargé de l'infirmerie du dépôt régimentaire de Nouvelle-Église (Pas-de-Calais). Depuis plusieurs mois, ses carnets font état d'un grand désespoir. Il continue néanmoins à publier : des hommages posthumes à deux compagnons d'armes (Franz et Félix Close), tout comme des articles de polémique et de philosophie politique dans lesquels le militant wallon manifeste des positions catholiques, patriotiques, ouvertes vers la Flandre solidaire, antigermaniques et francophiles.

Le 13 janvier 1915 naît sa fille Marie-Josée, qu'il ne connaîtra jamais.

Il est nommé sergent le 4 mai ; durant l'été, il fréquente l'école des officiers auxiliaires de Gaillon, en Normandie, puis devient adjudant le 8 août. Plusieurs permissions à Paris lui permettent de rencontrer Maurice Wilmotte et Charles Maurras, d'assister à des concerts de musique classique et de succomber à quelque tentation. Il regagne le front en tant que chef de peloton le 9 août et, le 2 octobre, il est nommé officier auxiliaire au 5^e régiment de ligne. Le 8 décembre, il tente l'assaut des forts de Driegrachten, est cité pour acte de bravoure mais se voit forcé de quitter le front en raison d'une inflammation des bronches.

Durant l'année 1915 son écriture est abondante : outre une quinzaine de textes dans *L'Action française* et *La Nouvelle Belgique*, il compose un recueil resté inédit : *Quinze petits poèmes pour chanter des choses indifférentes*.

Le 25 février 1916, Boumal reçoit l'Ordre de la Couronne et la Croix de guerre des mains d'Albert I^{er}. Il est nommé sous-lieutenant de réserve le 9 juillet et détaché à la signalisation à Calais le 17 décembre, fonction qui lui laisse plus de temps pour l'écriture.

Cette année 1916 est marquée par la souffrance psychologique : il tente désespérément de faire venir sa femme et sa fille à Paris. C'est semble-t-il sous le coup de la tristesse et du désespoir qu'il interrompt en juin la rédaction des carnets, qu'il ne reprendra pas avant le 30 septembre 1918. Il redevient plus actif en décembre, quand il fonde avec Lucien Chris-

tophe et Victor de Maesschalck le *Bulletin des gens de lettres et artistes belges au front*, dont il démissionnera en avril 1917, suite à des divergences de vue concernant les questions nationales et régionales.

Il quitte le front pendant l'hiver et suit des cours pour officiers téléphonistes signaleurs. Il est affecté à l'État-major de son régiment puis nommé lieutenant de réserve le 30 juin, ce qui améliore notablement ses conditions de vie.

1917 est une année d'écriture poétique, qui aboutit à la composition du recueil *Le Jardin sans soleil*, publié seulement en 1919 par son ami Marcel Paquot. Entre mai et juillet, il rédige *Philippe*, un premier récit autobiographique, et *Le Fleuve et la Ville*, une étude sur Liège, qui sera publiée dans la revue *Les Chants de l'aube* en août, puis dans l'*Almanach de l'Action française* en 1918. Au cours de l'année, il a publié neuf textes dans *Notre Belgique*, dont la nouvelle *Chanson d'avril*. Il écrit également dans *L'Opinion wallonne*, *Les Chants de l'aube* (Londres), *Le Claque à fond* et *L'Indépendance belge*.

Avec Élisabeth Belpaire et le Dr Stiers, il fonde le cercle « L'Art au front » à La Panne, où il donne une conférence le 6 décembre, *Philippe, soldat d'infanterie*, sur la base d'un autre récit autobiographique, d'extraits de ses carnets et de ses poèmes.

Entre janvier et avril 1918, il écrit la pièce *Quand ils auront passé de l'ombre à la lumière*, que *Les Cahiers publiés au front* éditeront de manière posthume. Avec un sens avéré de la psychologie, il y met en scène les retrouvailles délicates d'un soldat de retour du front (son double) avec son épouse après la guerre. Dans le premier numéro des *Cahiers publiés au front* en juin, qu'il a fondés avec Christophe et Paquot, il publie, en guise de manifeste, l'essai « En marge d'une discipline ».

Boumal participe à l'offensive finale d'octobre 1918, mais il contracte la grippe espagnole le 21 octobre. Quatre jours plus tard, il est emmené à l'hôpital militaire de Saint-Michel-lez-Bruges où il décède le 30 octobre.

À titre posthume, il est fait chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme le 12 février 1919 et décoré de la Médaille de la Victoire et de la Médaille commémorative de la Guerre (1914-1918) le 22 septembre 1919.

Après sa mort, l'action de ses amis contri-

bue à faire de Boumal l'incarnation du poète-soldat mort au front. Le 11 octobre 1925, un monument est inauguré au Jardin d'acclamation de Liège. En 1931, Léon Degrelle lui consacre une *Méditation sur Louis Boumal*, publiée aux éditions Rex. En 1939, après plusieurs projets, Christophe et Paquot réalisent une édition de ses *Œuvres (Vers – Proses – Théâtre)*.

Cette image posthume de Boumal doit beaucoup au fait qu'il n'a pas survécu au conflit, mais la teneur et les qualités de son œuvre n'y sont pas étrangères. Tant avant-guerre que dans ses poèmes écrits au front, Boumal fut d'abord l'héritier d'un romantisme tempéré, à tendance élégiaque et moralisatrice, chez qui l'influence du symbolisme est restée très mesurée. Dans ses poèmes de guerre, la plainte de l'exil ne laisse presque aucune place à l'évocation des réalités du front. Mais sans être plus moderne, le prosateur est plus engagé : l'essayiste est un véritable et vigoureux polémiste ; le conteur sait forger un récit sobre et sans excès de sentimentalisme. Ainsi la guerre a-t-elle sans doute davantage suscité un écrivain en devenir qu'elle n'a confirmé un jeune poète.

Bibliothèque de l'Université de Liège, Fonds d'archives L. Boumal. – Archives et Musée de la littérature, à Bruxelles, Fonds d'archives L. Boumal.

En l'honneur de Louis Boumal, dans *La Wallonie en fleurs*, n° 9-10, octobre-novembre 1925. – P. Fraiture, *Louis Boumal, l'homme et le poète*, mémoire de philologie romane, présenté à l'Université catholique de Louvain, septembre 1958. – L. Boumal, *Carnets de campagne*, édition en ligne par G. Purnelle et L. Boudart, Archives et Musée de la littérature [<http://1418.aml-cfwb.be/boumal>]. – L. Boumal, *Écrits de guerre (1914-1918)*, édition établie par L. Boudart et G. Purnelle, Bruxelles, 2018.

Laurence Boudart et Gérard Purnelle

BREYER, Friedrich, *Albert*, Martin, docteur en médecine, immigré politique allemand arrivé en Belgique en 1837, adepte des idées de Marx, personnalité du milieu intellectuel libre-penseur bruxellois des années 1850-1870,

inventeur de procédés photographiques, né à Berlin le 16 octobre 1812, décédé à Bruxelles le 9 août 1876.

Fils aîné d'un médecin du roi de Prusse, Friedrich Breyer, et de Juliane Mosisch, tous deux de confession luthérienne, le jeune Albert entame dans la même discipline des études universitaires dans sa ville natale. Comme bon nombre de ses condisciples dont Karl Maynz, étudiant en droit, il s'investit dans une association d'étudiants partisans d'une réforme radicale de la société, la *Burschenschaft*. Cela lui vaut en 1835 d'être poursuivi et condamné à six années de prison. Sans doute grâce à la position de son père, il est libéré sous condition en 1837. Il décide alors de s'expatrier, gagne la Belgique et, sur recommandation, est hébergé à Liège par un professeur de médecine de renom, Lambert Lombard, tout en s'inscrivant comme étudiant en médecine à l'université de cette ville. Il rejoint en cela Maynz, contraint lui aussi à l'exil, qui poursuivra des études de droit qui le feront accéder au professorat aux universités de Liège et de Bruxelles.

En 1840, Breyer se fixe à Bruxelles, y poursuit son cursus à l'université libre et y obtient son diplôme de docteur en médecine en 1845. Très vite, dès 1840, on le signale fréquentant des démocrates belges en vue, tels Esselens, Jottrand, Gendebien, Faider, Tedesco... Cela lui vaut d'être brièvement arrêté lors d'une descente de police en août de cette même année ; dans sa déclaration aux autorités de la ville de Bruxelles, il proteste contre cette mesure arbitraire, mettant en avant la garantie du droit de réunion en Belgique. Signe de son intégration dans les milieux libéraux de la capitale, il est admis dans la loge des Amis philanthropes le 24 février 1844 mais en est rayé à sa demande le 13 avril 1848 et réintégré le 11 janvier 1864. En 1844, il édite une traduction flamande des *Monita Secreta* des Jésuites et s'offre à collaborer à une version flamande du *Juif errant*, d'Eugène Sue. En 1846, il fait rapport à la loge sur les travaux d'une commission chargée par elle d'étudier la question de l'organisation du travail. Par ailleurs, à Bruxelles en 1847, il prend part au Congrès pénitentiaire. À cette époque, il fait partie du cercle qui s'est créé autour de Marx et d'Engels, tous deux à Bruxelles ; il devient le médecin de la famille Marx et s'occupe même de leur trouver un